

L'OPPRESSION D'UNE RACE

(Suite de la 1ère page)

espèce de gens nous avons affaire. Si nous ne prenons cette attitude énergique, si nous n'osons pas leur appliquer le vieux principe : "œil pour œil, dent pour dent", ils continueront de nous étouffer en nous prêchant la loyauté, sachant bien que le Canadien-français, avec la facilité de soumission qui le caractérise, ne se décidera pas à leur répondre : "La loyauté, nous vous l'avons promise à condition que vous respectiez nos droits; en les violant, vous avez brisé le pacte, et nous sommes déliés de notre promesse".

On entend dire cela, de ce temps-ci, et bien d'autres choses encore...

Que résultera-t-il de ce mouvement de fierté et de colère, qui se dessine, à cette heure, en certains milieux et particulièrement dans la jeunesse? Peut-être beaucoup, peut-être rien, l'avenir le dira.

Ce qui importe pour le présent, c'est de s'organiser, de s'armer pour agir au bon moment.

Paul RAYMOND.

UN APPEL

Chers compatriotes,

Les pères de la province de Québec, qui jouissent de l'inestimable privilège de faire donner à leurs enfants une instruction et une éducation de leur choix, vont-ils refuser de venir au secours des pères canadiens-français d'Ontario à qui l'on refuse cette liberté nécessaire?

A cette époque "d'étreintes" ne ferons-nous pas leur part à des petits Canadiens-français pour les aider à le demeurer?

Dans le grand mouvement de charité qui nous entraîne au secours de tous les malheureux, nos compatriotes persécutés seront-ils les seuls auxquels nous refuserons de penser?

L'Ontario français est un poste avancé qui garde les approches du vieux Québec; le laisserons-nous tomber sous les coups des nouveaux barbares qui le battent en brèche?

C'est dans la lutte que se révèle la valeur des peuples. C'est à la façon dont ils relèvent une injure et repoussent une attaque hypocrite ou brutale que l'on reconnaît s'ils sont de noble race ou mûrs pour l'asservissement. Dans quelle catégorie faudra-t-il nous classer?

Volre attitude à vous, qui nous lisez en ce moment, fournira l'un des éléments de la réponse que cette question appelle. Songez-y bien, et qui que vous soyez: prêtre ou laïque, homme, femme, ou enfant, riche ou pauvre, riche surtout, donnez promptement et généreusement pour la défense du parler français. L'intérêt national vous le commande et aussi l'intérêt religieux, car au Canada comme ailleurs, l'histoire est là pour le prouver, les gestes de Dieu s'accomplissent surtout par les Francs. Et d'ailleurs, l'un des persécutés ne l'a-t-il pas avoué: "Il n'y aurait pas de question bilingue dans la province d'Ontario si les Canadiens-français n'étaient pas catholiques".

Catholiques et Canadiens-français, retenons bien cette parole et donnons sans compter pour la défense de cette forme supérieure de civilisation que représentent nos compatriotes ontariens: la civilisation catholique et française.

L'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-Française.

MORTUUS EST

Dernièrement, un gentil, mignon, délicat et rose cochonnet a été poignardé traitreusement.

Secouru à temps par un médecin, il expira noblement.

Sa dernière pensée fut pour sa truite de maman et son dernier regard pour nous. En versant la dernière goutte de son sang vermeil et "boudinable", il montra de la patte le Buffet-Gagnon et susurra: "C'est là que je veux être inhumé. Ceci est ma première volonté."

Et Gagnon jura solennellement d'obéir aux injonctions du pauvre et cher défunt.

Parents et amis sont invités.

L'ALLEMAND A OXFORD

Que voulez-vous? tout le monde en parle! Allemands par ci, allemands par là, ce sont les gens à la mode. C'est vraiment l'année du "teutonisme". Mais on entend parler si souvent — et avec quelle prolixité — des origines, des causes, des responsabilités, etc... de la guerre, qu'il me semble intéressant de connaître les quelques impressions recueillies par un camarade au contact de certains individus de cette race qui fait tant parler d'elle, individus de chair et d'os comme nous, et par surcroît, étudiants aussi.

Je venais d'arriver à Oxford. Mon "tutor", avec qui j'avais tracé mon programme d'étude, me donna un mot pour l'un de ses élèves, le priant de m'introduire au genre de travail que l'on attendait de moi. J'allai vers ce confrère, et tout de suite nous devinmes amis. Ce jeune homme parlait un anglais élégant et un français très convenable. Il était simple et courtois. Il avait ni la morgue ni la nerveuse affectation dont certaines gens sont affligés; c'était un allemand du Brunswick.

L'intimité entre nous grandit vite, d'autant plus vite qu'un ami commun, un alsacien, vint se joindre à nous. Cet alsacien fut comme un trait d'union fort à propos. Français de cœur et de langue, vivant en Alsace par nécessité et possédant parfaitement la langue des dominateurs, cet étudiant éprouvait de la sympathie à la fois pour le "cousin" d'outre-mer et pour l'ami germanique qu'il voulait mieux connaître.

C'est donc bien volontiers que nous passâmes tous trois nos heures de loisir ensemble, causant mille et une choses et nous dévoilant peu à peu, à cœur ouvert, tout heureux de notre bonne entente, les replis parfois méconnus cachés de nos âmes ardentes. J'admirais chez l'allemand la franchise et la bonté; lui nous enviait, à nous français, les élégantes tournures de notre langue. Un jour que nous faisions de la musique ou lisions de la poésie, il nous arrêta au moment où l'expression : "verser une larme d'adieu" venait d'être prononcée. Personne ne nie que les Allemands ne soient sentimentaux. Mais tout de même lorsque celui-là nous dit simplement, en entendant ces mots-là: nous n'avons rien dans notre langue pour dire ça, il y avait sur son visage une si étrange et sincère expression faite de regret, d'envie et de confusion, que mon ami alsacien et moi en fûmes frappés. Tous deux nous comprîmes tout-à-coup comment il se fait que deux peuples ou deux civilisations peuvent ne pas se comprendre et, incidemment, je crois que cette petite scène d'un instant nous fit chacun aimer un peu plus, si c'est possible, notre bonne langue.

Quelques mois plus tard, se produisit également un incident de la vie quotidienne qui semble tout indiqué pour être mis en contraste de celui-là. Nous étions encore l'alsacien et moi, mais cette fois-ci en compagnie d'un étudiant de Cologne, d'un prussien par conséquent. Dans un moment de nonchalante quiétude, mon ami commença à fredonner l'air de l'Amour, dans Carmen.

Tout-à-coup, notre prussien, sans intention blessante, mais dans un de ces mouvements d'abandon naturel, se mit à persifler l'artiste improvisé en couvrant sa voix de cris plus ou moins saugrenus: non! pas d'amour! qu'est-ce que l'amour! il n'y a que la force qui compte! Et, en disant cela, l'individu déployait ses bras lourds et forts de prussien "très kolossal". D'ailleurs il s'aperçut vite combien son interruption était déplacée, car il tenta aussitôt de tourner la chose en badinage. Mais l'âme de la race s'était montrée à nous; nous ne pouvions pas l'oublier.

Cet incident me revint à la mémoire en une autre circonstance intéressante. C'était le dîner annuel du "Colonial Club", où se trouvaient réunis tous les étudiants venus des différentes parties de l'Empire et quelques invités des sociétés-sœurs. Quand vint l'heure des toasts, après un certain nombre de discours fort ennuyeux et débordants d'âneries impérialistes, le représentant de la "German Society" — les Allemands étaient bien au nombre d'une trentaine à Oxford — y alla à son tour de son petit boniment. Mais ce fut plus

qu'un boniment. Ce brave individu voulait voir à tout prix, dans cette réunion d'anglo-saxons de partout, une sorte d'apothéose de la race teutonne, et il s'avança si loin sur ce terrain qu'il se vit rappelé à l'ordre par les rires de l'auditoire.

Enfin, certain soir, je revenais assez tard à mon appartement, quand j'entendis, en passant devant les chambres d'un de mes camarades, des cris plus qu'ordinairement joyeux et bruyants. Je me souvins alors que c'était la fête anniversaire du kaiser et, présumant que je verrais là des choses édifiantes, je pénétrai chez l'ami, un allemand.

Prussiens, bavarois, saxons, allemands de toutes races, au nombre d'une dizaine, s'étaient réunis en l'honneur de leur empereur. Mon arrivée fut saluée de hurrahs emphatiques d'hommes par trop gais. Tout de suite, à leurs yeux, j'étais l'"américain" qui venait sympathiser avec eux. Aussi mon entrée fut-elle l'occasion de boire un nouveau coup, de briser quelques bouteilles et verres de plus, de rendre boiteux ce qui restait de fauteuils debout et de chahuter plus féroce que jamais. C'était ahurissant et j'en sortis, au plus tôt, heureux cependant d'avoir pu constater "de visu" que la différence profonde de caractère qui sépare les quelques peuples germaniques, et dont certains étudiants m'avaient donné l'exemple, ne les empêchait pas de se fusionner momentanément dans l'idée commune qui est à la base de cette nouvelle nation — qu'est-ce que cinquante ans d'existence? — l'idée d'empire, de kaiser et de Deutschland! ber alles! Et quoi de surprenant que dans cette union volontaire et non pas, certes, vide de noblesse, le plus tapageur, le prussien, batit la marche?

Ces quelques traits, me dira-t-on, sont bien naïfs et ne permettent pas de conclure. Soit. Il peut sortir de cette guerre une nouvelle conception de ce qu'on appelle la vie nationale. Mais, selon le résultat des batailles, il surgira probablement de nouvelles nations germaniques, où l'on verra subsister un empire allemand à jamais bien assis. Nous espérons que cette dernière éventualité ne se réalisera pas.

On me permettra de terminer en citant un fait qui semble illustrer les quelques remarques ci-dessus. Vers le commencement de la guerre, on arrêtait à Oxford un étudiant allemand, jusque-là très populaire — ils l'étaient presque tous — et reçu dans les meilleurs clubs. C'était un espion. Aussitôt, nouvelle vague d'indignation chez nos prudes insulaires. "Que ne bannit-on pas tous ces allemands du sol anglais? Du moins, supprimons officiellement cet avantage pécuniaire dû à la générosité de Cecil Rhodes, et retirons les sept bourses qui sont offertes chaque année à ces perfides étudiants!" Heureusement que le secrétaire des fidèles-commissaires de la succession Rhodes était un homme de sang-froid. Il répondit simplement en pérorant des journaux que, loin de retrancher la bourse, il souhaitait fermement la venue de jours meilleurs, temps plus heureux qui permettrait aux "scholars" anglais d'apprécier à leur juste valeur leurs confrères teutons. C'était indiquer clairement qu'il existe des allemands d'un côté et des prussiens de l'autre, que ceux-ci sont bannis et que ceux-là ne sont pas antipathiques et c'est... C. Q. F. D.

ALEXANDRE.

Les dames ne doivent pas lire

Il n'a été donné qu'à de rares privilégiés de lire notre second numéro.

Un poète y chantait la Force et la Beauté, dans un poème, "Cailloux", tellement enflammé que les flammes se sont communiquées à notre bureau.

Cependant, malgré tous les torts que nous reconnaissons à l'auteur, Rikan pour ne le pas nommer, nous accusons surtout un des personnages de la pièce, qui, avec sa bête manie d'aller nu-pieds, s'écorcha les "colonnes mobiles de son être, fut obligé de prendre le train pour Montréal, afin de venir se chauffer chez Thomas Dussault, le meilleur bottier de l'univers. S'il n'était pas venu en ville, n'est-ce pas? Rikan ne l'aurait jamais rencontré... et alors, alors.

Discrètes indiscretions

I.—Est-il vrai que la première compagnie d'assurances contre les incendies fut organisée, à Montréal, en 1814?

× × ×

II.—Est-il vrai que cent ans plus tard, en 1914, pour commémorer l'anniversaire de la fondation de cette compagnie, les autorités de l'Université ont cru bon de faire un feu de joie avec le second numéro de l'"Etudiant"?

× × ×

III.—Est-il vrai que Janrhève a changé son pseudo transparent en la cornélienne dénomination d'Englebert Moreau?

× × ×

IV.—Est-il vrai que Janrhève avait rêvé de s'appeler Morhose?

× × ×

V.—Est-il vrai que notre cher Ubald veut copier son ami Listz?

× × ×

VI.—Est-il vrai qu'on est artiste et bohème selon qu'on a les cheveux plus ou moins longs?

× × ×

VII.—Est-il vrai que cet impétueux Honoré aurait avoué l'autre soir : "Il est des nuits que je dis... blanches?"

× × ×

VIII.—Est-il vrai que Barbeau le Victorieux songe sérieusement à la conquête de la conquête d'Amédée?

× × ×

IX.—Est-il vrai qu'on a refusé monsieur Omer Héroux au poste de censeur de l'"Etudiant"?

× × ×

X.—Est-il vrai que monsieur Brieux a la prétention de vouloir avoir sa colonne dans l'"Etudiant"?

× × ×

XI.—Est-il vrai que Jean C. Ben se donne mal à la tête pour se payer la tienne, lecteur?

× × ×

XII.—Est-il vrai que Paul, de l'équipe de hockey, ne peut pas avoir confiance en ceux qui jouent avec lui et croit en sa seule force?

× × ×

XIII.—Est-il vrai que moi,

Jean C. BEN?

DANSE

Chez le Professeur Lacasse, 426 Saint-Hubert.—Tél. Est 1386

Le nouveau "One step", la nouvelle "Hésitation", la "Maxis", le "Horse trot", enseignés aux étudiants pour \$3.00.

Cours de commençants: prix spéciaux pour étudiants.

J. A. DUFAULT

distingué chef de l'orchestre universitaire, offre à tous les étudiants, à des prix excessivement bas, des habits du dernier goût; prend les mesures et essaie à domicile ou à l'Université.

1735 Parc Av. Tél. Saint-Louis : 2638.

W. DONAT

BARBIER PARISIEN

Spécialité : coupe en brosse, Poinpadour

142, RUE AMHERST

E. Ladouceur, E.E.D.

Deux habits de gala, à vendre pour ne pas dire à donner.

Se rend tous les jours, à l'Université Laval.